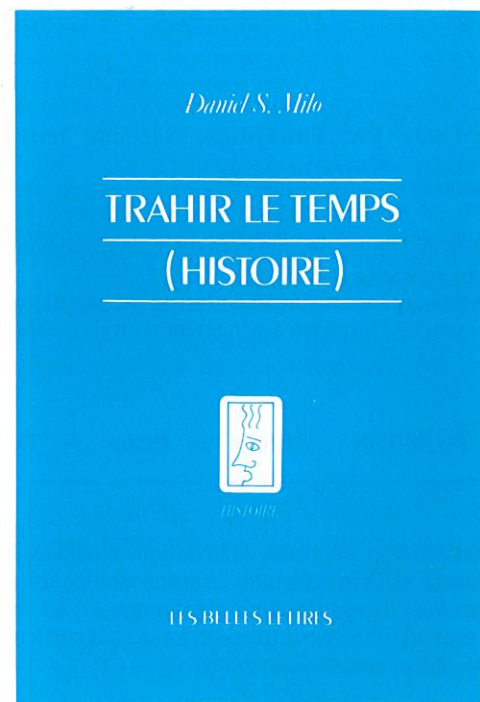


HISTOIRE

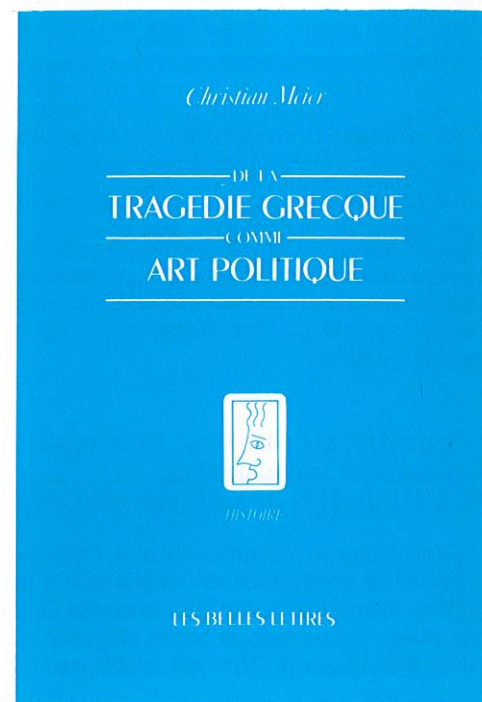


DANIEL S. MILO – Trahir le temps (histoire).

Pour que le temps, matière immatérielle, soit, il faut le diviser, le compter, le découper, l'accélérer, le compresser. Il faut lui faire violence. La première partie de ce livre, *À la recherche du siècle*, nous mène à l'ère, aux calendriers, aux périodes, à l'an Mil, ruses que les historiens emploient pour appréhender le temps. La deuxième partie, *Perspectives expérimentales*, s'attache aux violences conscientes et volontaires : le siècle comme pendule métrique, le calendrier républicain, la périodisation par métaphores (Foucault), le contexte flottant. Car pour respecter son contrat – faire parler le temps – l'historien se doit de le trahir.

Daniel Shabetai Milo, Maître de conférences à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, prône l'histoire expérimentale.

ISBN : 2-251-38007-8, 15 x 21,5, broché, 272 p., 130 F.



CHRISTIAN MEIER – De la tragédie grecque comme art politique. Traduit de l'allemand par Marielle Carlier.

Dans cet ouvrage, Christian Meier étudie l'émergence de la démocratie athénienne et les conflits qui la traversent, notamment à l'époque restée très mystérieuse d'Ephialte, prédécesseur de Périclès à la tête du parti démocratique. C'est sur ce fond de querelles que se développe la tragédie. Christian Meier analyse minutieusement les principales pièces d'Eschyle, ainsi que les premières pièces de Sophocle. Il se préoccupe surtout de définir la tragédie comme un élément du jeu politique : l'esthétique tragique est une dimension fondamentale de la vie politique athénienne.

Christian Meier est professeur d'histoire ancienne à l'Université de Munich.

ISBN : 2-251-38008-6, 15 x 21,5, broché, 240 p., 145 F.

LES BELLES LETTRES

L'Information littéraire

SOCIÉTÉ D'ÉDITION DES BELLES LETTRES • ISSN 0020-0123

43^e ANNÉE
JANVIER
FÉVRIER
1991
n°1

SOMMAIRE

DOCUMENTATION GÉNÉRALE

- La parole dans *L'Heptaméron* de Marguerite de Navarre, par C. Giardina 3
- Scudéry critique d'art, par Éveline Dutertre 6
- Nerval et le récit : une recherche des formes, par Jacques Bony 15
- Julien Gracq et le merveilleux surréaliste urbain dans *La Forme d'une Ville*, par Simone Grossman 18
- Un exemple de création de pays imaginaire : *La Caronie* dans *Roman Roi* de Renaud Camus, par P. Jourde 22

DOCUMENTATION PÉDAGOGIQUE

- Une conversation cryptée : étude d'un passage de *la Princesse de Clèves*, par Cécile Cavillac 27

DOCUMENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

- À travers les livres, par Y. Bellenger, P. Martin, D. Bergez, J. Villani 37



60 F

Un exemple de création de pays imaginaire : La Caronie dans *Roman Roi* de Renaud Camus (P.O.L., 1983)

La Caronie est censée se situer dans une région bien précise du monde. C'est le cas également de l'Eldorado de Voltaire (l'Amazonie) ou de certains des pays visités par Gulliver (les environs de la Tasmanie pour Lilliput, l'Ouest de la Californie pour Balnibarbi...). Ce point commun ne doit pas cependant cacher une différence importante, qui tient surtout à la nature du destinataire de l'œuvre : pour un européen cultivé du XVIII^e siècle, le Pacifique ou le centre de l'Amérique du Sud, zones nommées et localisées, n'en sont pas moins d'autant plus susceptibles d'abriter des royaumes imaginaires qu'elles correspondent à des incertitudes, voire à des blancs dans la représentation géographique. La Caronie, comme l'indique la carte, se place dans une région depuis longtemps connue, cartographiée, arpentée, parfaitement identifiée par le destinataire le plus probable, à savoir le Français du XX^e siècle ; il s'agit de l'Europe balkanique. Mais l'existence même de la carte permet de pousser à l'extrême la précision : y figurent en effet, comme pays frontaliers de la Caronie, l'URSS, la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Hongrie, la Roumanie. De fait, ces cinq états sont frontaliers, et il existe même une région, en URSS, où tous les cinq tendent vers un imaginaire point de rencontre commun : la Ruthénie (ou Ukraine subcarpathique). C'est à ce point supposé que l'espace des atlas s'ouvre, s'écarte pour laisser place à cette forme PLAUSIBLE : la Caronie. Là où il n'y a rien, dans cette zone interstitielle qui n'est guère qu'une ligne de séparation, un pointillé de frontières, l'imaginaire déploie un espace qui n'implique ni déplacement, ni suppressions de régions que nous connaissons, mais simplement l'interposition d'un élément de nature identique : l'opération est presque insensible, il n'y a pas de rejet ; la Caronie nous semble à sa place, familière. Si, pour tous ces pays imaginaires plus ou moins situables, on parlera donc de *mondes insérés* (1), une aussi minutieuse précision que celle de Renaud Camus pourra peut-être faire préférer une appellation spécifique : *monde encarté*. (2)

Cette plausibilité de la Caronie est, il est vrai, d'autant plus forte que Camus situe son « état d'opérette » dans une région d'Europe où le tracé des frontières et l'existence même des états ont jusqu'à la dernière guerre mondiale été sujets à d'importants bouleversements, à une INCERTI-

(1) Variante mieux localisée du monde *décalé*. A pour une classification générale des mondes imaginaires dans leur rapport avec le monde réel, Cf P. Jounde, *Géographies imaginaires*, Corti.

(2) Par référence à un *encart*, feuille insérée dans un volume, et à la carte effectuée et connue de la région du monde où vient néanmoins se glisser cette épaisseur d'imaginaire.

TUDE qui permet plus facilement l'introduction d'une forme inventée. Dans l'impression de flou général, l'anomalie se fond plus aisément.

Il faut noter, à ce propos, que nombre de pays imaginaires de la littérature moderne se situent dans des régions réputées pour leur instabilité politique, ou le caractère mal déterminé, contestable et contesté, de leurs frontières. Il existe un certain nombre d'états-nations constitués depuis longtemps dans la forme que nous leur connaissons aujourd'hui, affectant une continuité dans leur existence politique, et un nombre variable d'éléments de cohésion interne : citons la France, la Grande-Bretagne, la Chine, l'Espagne par exemple. Une telle netteté dans la détermination réduit la puissance de conviction que susciterait une structure politique imaginaire située à proximité immédiate. (3). Il faut redire ici que les possibilités de rendre plausible l'existence d'un pays imaginaire pour un lecteur donné augmentent à mesure que se réduisent les connaissances géographiques et historiques du lecteur en question, et donc en fonction, en général, de l'éloignement par rapport à la région du monde dans laquelle est censé se trouver ce lecteur. Nous en arrivons donc à une sorte de contradiction : la Caronie serait plausible par la précision de son insertion, mais invraisemblable par cette même précision, puisque nous savons pertinemment — on nous fournit tous les moyens de la vérifier — que *là il n'y a rien*. C'est ici que la distinction entre monde encarté et monde inséré peut devenir opératoire. De par sa localisation, le monde encarté manifeste franchement son impossibilité. Mais cette précision même de la localisation l'empêche de pouvoir trop outrageusement se distinguer des pays réels qui l'entourent, il doit *se fondre*. Par conséquent, dans sa nature intrinsèque, il jouera sur la vraisemblance. L'« encartage » impose une minceur du feuillet imaginaire qui le fait confiner à la transparence. En revanche, l'existence du monde inséré, dans une zone lointaine ou peu explorée, sera souvent possible, ne serait-ce que spatialement : *il y a la place*. Mais c'est justement cette place, cet éloignement et cette séparation qui permettent à l'imaginaire de s'ébattre librement : c'est ce qui se passe pour Swift et Voltaire. On pourrait, à la limite, énoncer la loi suivante, qui sans être absolument contraignante doit se vérifier dans bien des cas : *le caractère vraisemblable d'un monde imaginaire décroît à*

(3) Il faut alors compenser la proximité par la réduction, comme si la petite taille du pays le rendait quasiment invisible sur les cartes : c'est le cas traditionnel de la « principauté microscopique ». Tout est affaire de convention entre le lecteur et l'auteur.

mesure que la possibilité de sa localisation devient plus grande.

Quoi qu'il en soit, il faudra généralement, on l'a vu, une faille : mondes encartés et mondes insérés ont tous deux besoins du petit « trou », même imperceptible, qui leur permet de respirer. Lorsque, dans une zone donnée, les limites respectives des structures politiques, des groupes ethniques, des régions naturelles, des ensembles linguistiques, culturels ou confessionnels ne coïncident pas, ou du moins présentent des écarts remarquables, de telles failles ne demanderont qu'à s'écarter un peu plus pour que l'invention y trouve sa place. (Sans compter qu'une telle instabilité, génératrice de coups d'état, complots, soulèvements, guerres diverses est pain bénit pour les fabricants d'intrigues).

On peut, à partir de là, distinguer quatre espèces principales, quatre types d'états imaginaires insérés dans la géographie connue :

- la république latino-américaine
- le pays d'Afrique noire
- l'émirat arabe
- l'état (souvent royaume ou principauté) d'Europe centrale ou orientale.

C'est à cette dernière catégorie qu'appartient la Caronie. Il faut nuancer le caractère un peu rigide de ce tableau en précisant :

1 — Que ces régions ne correspondent pas bien évidemment à la définition que nous venons d'en donner que pour une période précise, et que tout cela se modifie au gré des conditions historiques.

2 — Que même lorsque l'une de ces régions a cessé d'être instable, il pourra s'être instaurée une sorte de tradition littéraire dans la localisation qui la fera choisir malgré tout. Les frontières balkaniques, mouvantes de 1830 à 1945, sont parfaitement rigides depuis la seconde guerre mondiale. Hergé situe néanmoins dans les Balkans certains de ses états imaginaires. (*Le sceptre d'Ottokar* date de 1947). L'auteur de Tintin est particulièrement représentatif de cette tendance de l'imaginaire géographique puisqu'il est le créateur de ces états-types, de ces références que sont le couple Bordurie-Syldavie, le San-Théodoros (patrie du général Alcazar) et l'émirat du Khemed.

L'état imaginaire de ce type se construira donc généralement à partir d'une synthèse d'éléments empruntés à divers états réels situés dans la même région. Dans le cas de la Caronie, la configuration géographique générale nous semble cependant calquée, pour l'essentiel, sur celle d'un seul pays : la Roumanie.

Si l'on compare la carte de la Caronie à celle de la Roumanie, on retrouve en effet des similitudes importantes : — Les deux états chevauchent une chaîne montagneuse d'altitude moyenne, affectant une disposition générale en arc de cercle. (Dans le cas de la Roumanie, il s'agit de l'ensemble formé par les Carpathes et les Alpes de Transylvanie ; pour la Caronie, la chaîne alarique).

— La partie convexe de cet arc, orientée vers l'est, tourne le dos à la Mer Noire.

— Le pays n'a accès à cette mer que par un goulet relativement étroit, limité au nord par un fleuve servant de frontière avec l'URSS (le Nöst pour la Caronie, le delta du Danube pour la Roumanie).

En revanche, la Caronie ne comprend pas de grande plaine méridionale, entre montagne et fleuve, c'est-à-dire la Valachie, où se trouve Bucarest. La différence est significative : c'est le lieu de la capitale, donc le lieu de l'identité du pays réel, qui est effacé.

En ce qui concerne les toponymes, nombreux sur la carte, il est nécessaire de procéder à une classification. On distinguera donc :

A) Les toponymes existants

On trouve bien sûr les noms des pays voisins de la Caronie. En Caronie même, on peut relever :

- le Karst (montagne de Yougoslavie) ;
- Tula (ancienne ville du Mexique précolombien) ;
- Wörth (nom de plusieurs villes allemandes).

B) Les toponymes proches de toponymes existants

1) Régions

- Solvénie : Slovénie (région de Yougoslavie).
- Voldavie : semble un condensé de Moldavie-Valachie (Roumanie).
- Esthénie : Esthonie (URSS).
- Russénie : peut synthétiser Russie et Rutnénie.
- Roussellie : fait songer à Roumélie, région du sud-est de la Bulgarie.
- Bacie : rappelle la Dacie, nom que donnaient les Romains à une région qui correspond à peu près à l'actuelle Transylvanie roumaine, laquelle, tout comme la Bacie caronienne, est située dans la partie concave d'un arc de cercle montagneux.

2) Rivières, massifs montagneux

- Obs : l'Ob (fleuve sibérien).
- Leda : la Lena (fleuve sibérien).
- Voldau : Donau (le Danube en allemand).
- Tarve : la Drave, la Save, rivières de Yougoslavie.
- Haltai : l'Altaï, montagne de Sibérie centrale.
- Arh : l'Aar, rivières de Suisse et des Pays-Bas.

3) Villes

- Tatlin : Tallinn (capitale de l'Esthonie, URSS).

E) Les toponymes dérivés de noms communs

— Strangul évoque « strangulation ». Notons que le nom de la plupart des rivières de Roumanie se termine en -UL : Siretul, Prutul, Oltul, Crisul, Muresul, Sometul, etc... Ce nom inquiétant peut être aussi un écho de DRACULA, vampire censé habiter justement... la Transylvanie.

— Sylvestrie semble désigner, à partir de « sylvestre », un pays de forêts. C'est d'ailleurs le cas, là encore, de la TRANSYLVANIE.

— Batick peut à la rigueur faire songer au batik, soie peinte suivant une technique d'origine indonésienne.

— Esthenie déjà cité ressemble à asthénie, la maladie de langueur.

F) Les noms empruntés à la littérature et faisant fonction de toponymes

- Proust.
- Tlön (voici qu'apparaît le récit de Borges !).
- Silas Marner (Roman de George Eliot).
- Le Horla.
- Roussellie (qui doit bien être un clin d'œil à Raymond Roussel).

G) Les toponymes inventés

Dans l'ensemble, les toponymes caroniens désignent manifestement un pays de langue slave ou germanique : les K, les H sont nombreux, ainsi que les trémas sur les U ou les O. Des noms apparemment inventés de toutes pièces, comme Arklow (et encore, Klow est bien la capitale de la Syldavie chez Hergé, et on verra plus loin que ce royaume joue un rôle dans le roman de Camus), Hardack, Toreev, Nöhr, Lleiv, très éloignés des consonances latines, ne peuvent qu'évoquer l'Europe orientale (bien que les Roumains parlent une langue latine).

Le classement que nous venons d'opérer permet de faire apparaître un certain nombre de procédés de construction d'un pays imaginaire, et par là le rapport qu'il entretient avec les pays réels :

1 — Les catégories A et B sont destinées à créer l'effet de réel. La déformation de toponymes réels n'empêche pas le mot inventé de s'appliquer toujours à la même réalité géographique que le mot déformé : L'Obs est un fleuve comme l'Ob, Tatlin est une ville comme Tallinn : la fantaisie se maintient ici dans d'assez étroites limites. Le mélange de termes franchement empruntés aux atlas, d'autres légèrement dérivés, et de noms totalement inventés (catégorie F) permet le glissement insensible de la réalité à la fiction. Le

nom de trois principaux massifs montagneux illustre bien ce glissement :

Karst → Haltaj → Hardack

l'invention s'enracine solidement dans la référence et évite ainsi toute apparence de gratuité.

2 — Les catégories A, B, G et dans une certaine mesure E évoquent essentiellement les pays d'Europe orientale (Yougoslavie, Roumanie, Russie). Un pays imaginaire inséré correspond bien à une synthèse : il n'est pas la traduction d'un pays particulier, il tend à incarner un type. Ainsi la Caronie tend à illustrer les problèmes balkaniques de 1855 à 1945. L'histoire politique du pays correspond à ce même souci de synthèse :

— Occupation turque à partir du XV^e siècle (Hongrie, Roumanie, Yougoslavie).

— Dynastie d'origine allemande (Bulgarie, Grèce, Roumanie).

— Guerre contre les puissances centrales en 1914-1918, défaites, puis retour victorieux suivi d'un agrandissement du pays (Serbie, Roumanie).

— Affrontement diplomatique ou militaire avec l'Allemagne au début du second conflit mondial, suivi d'un dépeçage du pays (Tchécoslovaquie, Yougoslavie, Roumanie, Pologne).

— Installation parfois parallèlement à la monarchie, d'un régime militaire d'inspiration fasciste (Roumanie, Hongrie, Slovaquie).

— Guerre aux côtés de l'Allemagne. (Roumanie, Hongrie, Slovaquie).

— Défaite, entrée dans l'orbite soviétique, souvent après occupation et annexion d'une partie du territoire par l'URSS (Roumanie, Hongrie, Tchécoslovaquie).

3 — Les catégories C, D, E, F viennent gauchir cet effet de réel, et donner une autre dimension à une invention topographique qui semble au premier abord se préoccuper surtout de la vraisemblance. Dans les catégories C, D, E, on trouve un mélange de mots d'origine française et d'origine étrangère. Parmi les premiers, il s'agit soit de mots récemment empruntés à une langue étrangère (Batik), soit de mots rares ou présentant une consonance inhabituelle (aster).

Un premier effet de ce mélange est de signifier, de façon hyperbolique, l'étranger compris à la fois comme ce qui est ailleurs et ce qui (d'abord dans sa langue et la désignation de son territoire, c'est-à-dire ce par quoi il manifeste le plus immédiatement son altérité au visiteur) est bizarre. A proprement parler, l'index des dénominations spatiales de Caronie constitue un Sabir.

Le second effet est humoristique, mais d'un humour ambigu. L'invention toponymique confine ici à la plaisanterie, avec la présence de mots tels que Maalox ou Splötch ; ce dernier n'a été classé dans aucune catégorie particulière, mais il s'agit bien évidemment d'une onomatopée à laquelle le tréma est censé conférer la dignité de « nom étranger ».

Sous-entendu : le sabir caronien sonne aussi étrangement — et donc, pourquoi pas, comiquement ? — à des oreilles françaises que des onomatopées. Par là, c'est toute l'expression étrangère qui est perçue comme ensemble d'onomatopées, c'est-à-dire comme langue mal dégrossie, quasi agrammaticale, toute proche encore de la rugosité des choses mêmes, de l'épaisseur de la terre et des roches qu'elle exprime presque sans intermédiaire, avec un minimum de conceptualisation : le mot est encore lié à la chose, avec toute l'authenticité et la violence que cela implique. On songe à Voltaire et à son *Thunder-ten-Tronckh* : pour un français policé du XVIII^e siècle, l'Allemand signifie la pesanteur. En même, Splötch et Maalox constituent comme une signature ironique de l'inventeur, un clin d'œil signalant la désinvolture créatrice.

Cette ambiguïté d'une terre qui, par sa dénomination, à la fois manifeste son authenticité (l'accord en profondeur de sa culture et de son territoire) et son caractère fictif laisse pointer, derrière les apparences complaisamment affichées de la vraisemblance, le soupçon d'une mystification.

Le glissement que nous avons d'abord remarqué, par lequel l'inventé acquiert la dignité de vraisemblable par proximité avec le dérivé et le réel, ce glissement peut être inversé : perdus dans l'inventé, le réel ou le dérivé paraissent, eux aussi, inventés. Les mots français égarés sur la carte deviennent du caronien et sonnent de façon exotique : brimborion, aster, strangul perdent tout air familier. Dans cette coupure d'avec le référent, l'adhésion qui persiste dans notre conscience entre le signe verbal et la chose, qui fond ses contours dans son contexte et le champ de son usage, se défait. Le signe nous apparaît dans sa solitude et son inexplicable nudité. Nous le re-connaissons.

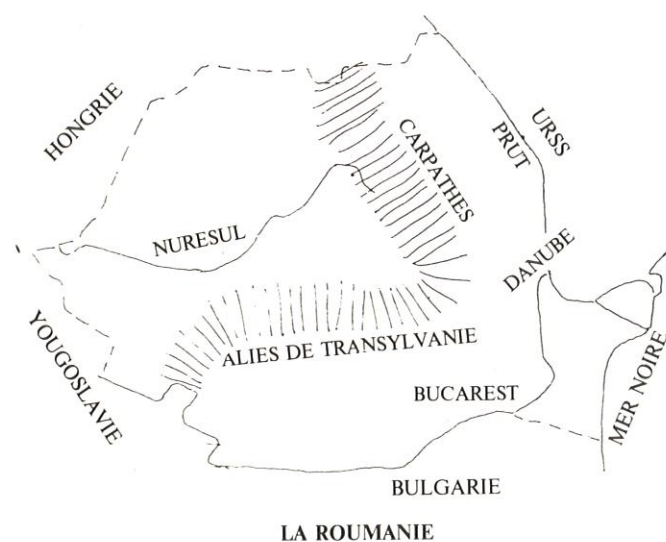
4 — Les catégories D et F, plus particulièrement, manifestent le caractère fictif de la Caronie : elle est le résultat d'un « délire poétique » : y croire serait de la vésanie. Cette terre n'est qu'une ombre de terre, un double fantomatique des territoires existants, comme le personnage avec lequel est aux prises le narrateur dans le Horla. C'est de la littérature ; Proust, Silas Marner, Tlön nous le proclament, un peu de la même façon que le nom d'*Utopie* chez More.

Ce n'est sans doute pas par hasard que Renaud Camus emprunte l'un de ses toponymes à Borges. Le clin d'œil est ici à triple détente, si l'on peut dire :

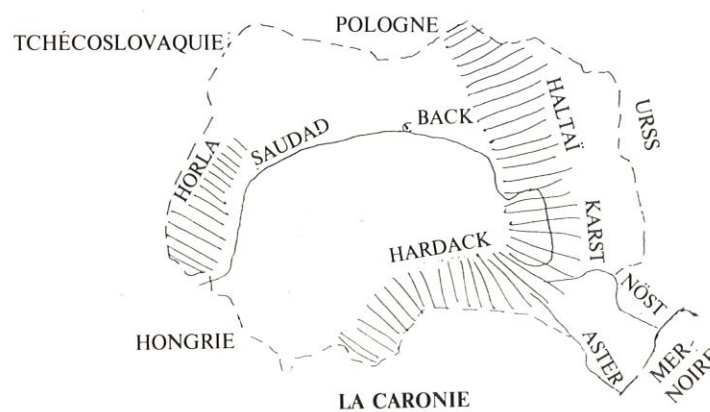
a) On emploie un titre d'œuvre littéraire pour indiquer que la Caronie est un pays de mots, c'est ce que nous venons de voir.

b) Cette œuvre particulière raconte justement l'invention d'un monde fictif.

c) Elle est empruntée à un auteur réputé pour son goût de la mystification érudite : *Fictions* est farci de notices pleines de références authentiques ou fabriquées de toutes pièces. On retrouve une démarche semblable à celle de Borges dans la note démesurée consacrée à la figure du Roi Absent en Caronie. Or cette note se termine de la façon suivante :



LA ROUMANIE



LA CARONIE

— Hörst : il y a plusieurs Horst en Allemagne et aux Pays-Bas.

— Sibor : Raciborz, ou Ratibor, en Pologne.

C) Les toponymes construits à partir de noms propres existants mais ne désignant pas un lieu

— Maalox : nom d'un médicament.

— Chaîne Alarique : rappelle Alaric, roi des Wisigoths. Or ceux-ci, au III^e et au IV^e siècle, occupaient justement la région des Carpathes méridionales.

D) Les toponymes reproduisant des noms communs ou des adjectifs

— Vésanie.

— Brimborion.

— Aster (nom d'une plante).

— Unread (*non lu* en anglais).

— Sonntag (*dimanche* en allemand).

— Back (de l'adverbe anglais).

« On rappellera enfin que Gertrude Stein a toujours soutenu que son amie Alice B. Toklas descendait des anciens rois ' de Syldavie, de Carinthie ou je ne sais quoi... » (4).

Ainsi, à l'intérieur d'une note détaillée, précise, mêlant étroitement personnages réels et inventés, on retrouve, dans la bouche d'un écrivain, une citation fautive où sont placés sur le même plan un pays existant (la Carinthie, région d'Autriche) et un pays fictif inventé par un autre « écrivain » : la Syldavie d'Hergé. La désinvolture du « je ne sais quoi » de Stein la créatrice, qui tranche avec la précision minutieuse, avec l'érudition maniaque de tout ce qui précède est néanmoins un écho de la souveraineté créatrice revendiquée par Camus lui-même : au fond, Syldavie ne sonne guère de façon plus irréaliste que Carinthie, le mot serait même à la limite plus familier pour nous : étranger et inventé se confondent dans un même éloignement, dans une même brume de légende : la création a réussi son coup, la géographie imaginaire a, comme celle de Tlön, peu à peu gagné la réalité, et de graves anglais tracent scientifiquement des atlas de la Terre du Milieu. Il ne reste plus au créateur qu'à disposer dans sa création même les indices de l'invention, comme la marque qu'un faussaire particulièrement habile place par coquetterie et provocation dans un coin de l'imitation parfaitement réussie d'un objet authentique. Il s'agit bien d'un « roman roi », et dans un double sens, dans une ambiguïté assumée : règne de la fiction intégrale, mais aussi

réussite, couronnement de la fiction qui atteint à la crédibilité, au pouvoir d'illusion.

Ajoutons que, bien entendu, le sens est double à un autre niveau : « Roman roi » c'est aussi, pris absolument, « Jean-Gabriel-Roman-Rodolphe-Pierre-Frédéric-Marie de Caronie sur le trône », à la fois personnage principal du récit et incarnation politique du pays. L'équivoque l'œuvre/le personnage joue, elle aussi, sur les deux tableaux, celui de la fiction qui se donne comme Histoire (« le récit du règne ») et de la fiction qui se désigne, de façon légèrement cryptée, comme telle (« c'est un roman »).

Ce livre de Renaud Camus nous fournit donc d'utiles renseignements sur les relations entre imaginaire et réalité. Il nous donne surtout une idée de leur complexité : d'une part, pour arriver à une « ressemblance », l'auteur emploie un certain nombre de moyens qui ne sont pas tous du même ordre. La richesse de l'invention nous a permis dans ce cas précis d'ébaucher une classification dans le domaine de l'invention verbale. D'autre part, cette ressemblance se désigne elle-même comme artifice, l'œuvre ne nous parle pas seulement d'espace : c'est l'espace qui est chargé de désigner l'œuvre.

P. JOURDE

(4) Renaud Camus, *Roman roi*, p. 18 (Note de l'E.).

ÉTUDES ANCIENNES

Dominique ARNOULD

Le rire et les larmes dans la littérature grecque d'Homère à Platon.

On rit beaucoup dans la littérature grecque, on y pleure beaucoup aussi et, à côté de notations proches de la psychologie moderne, il est frappant de constater à quel point ces manifestations de l'émotion ont également une fonction sociale. Surtout, elles servent de signes, dans un consensus littéraire qui a moins recours au concept qu'à l'évocation imagée, pour noter la joie, la peine, la crainte de perdre son honneur, le désir de dévaloriser autrui. D'Homère à Platon, l'ouvrage étudie à la fois les occasions qui suscitent le rire ou les larmes des héros, mais aussi ce que disent, dans les textes, ces rires et ces larmes, la manière dont on les dit et le jugement que l'on porte sur eux. Il s'attache également à définir les rapports entre l'émotion et la parole. De fait, le rire et les larmes, qui sont en eux-mêmes, un langage dans la littérature grecque, y ont aussi leur propre langage : le passage au style direct, au chant lyrique, et à la parole par excellence, celle du mythe.

Ancienne élève de l'E.N.S., agrégée des lettres et docteur d'État, Dominique Arnould est maître de conférences à la Sorbonne. Elle a déjà publié une étude sur la guerre et la paix dans le lyrisme grec et différents articles sur la poésie archaïque.

ISBN : 2-251-32639-1, 16 × 24, broché, 282 p. 260 F.

LES BELLES LETTRES

Une conversation cryptée : Étude d'un passage de *La Princesse de Clèves*

M. de Nemours demeura seul auprès de Mme de Clèves, comme il le pouvait souhaiter.

— Je viens vous demander, madame, lui dit-il, si Mme la dauphine ne vous a point parlé d'une lettre que Chastelart lui remit hier entre les mains.

— Elle m'en a dit quelque chose, répondit Mme de Clèves, mais je ne vois pas ce que cette lettre a de commun avec les intérêts de mon oncle, et je vous puis assurer qu'il n'y est pas nommé.

— Il est vrai, madame, répliqua M. de Nemours, il n'y est pas nommé ; néanmoins elle s'adresse à lui, et il lui est très important que vous la retiriez des mains de Mme la dauphine.

— J'ai peine à comprendre, reprit Mme de Clèves, pourquoi il lui importe que cette lettre soit vue et pourquoi il faut la redemander sous son nom.

— Si vous voulez vous donner le loisir de m'écouter, madame, dit M. de Nemours, je vous ferai bientôt voir la vérité et vous apprendrez des choses si importantes pour M. le vidame, que je ne les aurais pas même confiées à M. le prince de Clèves, si je n'avais eu besoin de son recours pour avoir l'honneur de vous voir.

— Je pense que tout ce que vous prendriez la peine de me dire serait inutile, répondit Mme de Clèves avec un air assez sec, et il vaut mieux que vous alliez trouver la reine dauphine, et que, sans chercher de détours, vous lui disiez l'intérêt que vous avez à cette lettre, puisque aussi bien on lui a dit qu'elle vient de vous.

L'aigreur que M. de Nemours voyait dans l'esprit de Mme de Clèves, lui donnait le plus sensible plaisir qu'il eût jamais eu, et balançait son impatience de se justifier.

— Je ne sais, madame, reprit-il, ce qu'on peut avoir dit à Mme la dauphine, mais je n'ai aucun intérêt à cette lettre, et elle s'adresse à M. le vidame.

— Je le crois, répliqua Mme de Clèves, mais on a dit le contraire à la reine dauphine et il ne lui paraîtra pas vraisemblable que les lettres de M. le vidame tombent de vos poches. C'est pourquoi, à moins que vous n'ayez quelque raison que je ne sais point, à cacher la vérité à la reine dauphine, je vous conseille de la lui avouer.

— Je n'ai rien à lui avouer, reprit-il, la lettre ne s'adresse pas à moi et, s'il y a quelqu'un que je souhaite d'en persuader, ce n'est pas Mme la dauphine. Mais, madame, comme il s'agit en ceci de la fortune de M. le vidame, trouvez bon que je vous apprenne des choses qui sont même dignes de votre curiosité.

Tome troisième, édition Bordas Garnier, p. 340-341

L'épisode de la lettre perdue, situé en place centrale dans *La Princesse de Clèves* (puisqu'il fait office de charnière entre le second et le troisième livre) a pour fonction de mettre en évidence la nature foncièrement

perverse de la passion amoureuse, en tant qu'élément destructeur de la personnalité, ainsi que son rôle déterminant dans la frivolité et la férocité également implacables de la vie de cour. Certes, l'histoire de la duchesse de Valentinois — pour nous en tenir à cette référence — était déjà fort édifiante sur le second point ; mais sa narratrice, Mme de Chartres, ne posait-elle pas en préambule l'absence de « mérite » et de « fidélité » de la favorite (p. 277 (1), c'est-à-dire la responsabilité individuelle d'un cœur corrompu par l'ambition ? Cette fois, c'est Mme de Clèves elle-même, que son cœur « très noble et très bien fait » (p. 270) et sa sincérité aussi « grande » que « naturelle » (p. 272) prédisposent moins que quiconque à l'intrigue, qui dupe des circonstances, d'autrui et surtout d'elle-même, est conduite à réagir et agir en « peste de cour », ou peu s'en faut, dans une sorte d'état second caractérisé par l'aliénation de la conscience de soi sous l'effet d'un intolérable sentiment de frustration.

Pour démêler les implications de son entente avec M. de Nemours, il paraît indispensable d'en rappeler les principaux tenants et aboutissants au sein d'une situation extrêmement complexe (2), où la perte d'une « lettre de galanterie » (due en vérité moins au hasard qu'à l'incroyable légèreté de son destinataire) (3) entraîne la mise en place d'une

(1) Nous renvoyons à l'édition critique établie, préfacée et annotée par Alain Niderst, in *Romans et nouvelles*, « Classiques Garnier », Bordas, 1989.

(2) Pour une étude de l'épisode dans son ensemble, on consultera l'article de Jacques Morel : « Sur l'histoire de la lettre perdue dans *La Princesse de Clèves* », *Papers on French Seventeenth Century Literature*, 1983, n° 19, p. 701-709.

(3) Il y aurait beaucoup à dire sur le singulier usage que fait le vidame de la lettre de Mme de Thémises (rappelons qu'il s'agit de la déclaration de rupture d'une femme qui lui révèle comment elle a feint de cesser de l'aimer afin de se venger de son inconstance). Il garde la lettre en poche, l'abandonne en un lieu ouvert à tous venants comme le « vestiaire » du jeu de paume, et s'apprête à l'exhiber dans un souper d'apparat en alléguant que « peu d'hommes en [reçoivent] de pareilles » (p. 328), lorsqu'il s'aperçoit qu'il ne l'a plus. L'« acte manqué » est révélateur du besoin de revanche, mêlé de triomphe et de ressentiment, que ce roué inconséquent nourrit sans l'assumer tout à fait à l'égard d'une femme